

—La fatalité.

—Tu cèdes donc plus à la fatalité qu'aux désirs de ta mère.

—Mère, assez d'objections; si je reste à Salamanque, il est probable que...

Mateo s'interrompit comme s'il eût réculé devant une vision affreuse.

—Achève! achève! s'écria la mère.

—Mon Dieu, qu'elle faute si grave as-tu commise, que tu sois obligé de te séparer de nous? demanda Angèle, en tremblant de tous ses membres.

—Je ne puis le dire.

—Mateo, un fils ne saurait avoir de secrets pour sa mère.

—Impossible.

—Parle, tu sais bien qu'ici personne ne nous écoute

—Mais enfin, repartit brusquement Mateo en repoussant le bras de sa mère et comme pour se dérober à ses questions importunes.

—Parle, je le veux, reprit l'aveugle avec un mélange d'autorité et de prière. Ton silence me torture. Ah! je le sais, il y a des paroles qui déchirent le cœur, mais si profonde que doive être la blessure, elle sera moins navrante que l'horrible doute...

—Impossible, je ne puis, je ne dois pas parler.

—Mateo, ta mère te l'ordonne...

On eût dit que les yeux sans lumière de la vieille femme avaient recouvré tout à coup le pouvoir de lire dans le cœur du jeune homme. Elle avait fait un geste menaçant et son bras demeurait étendu vers son fils.

Soit que Mateo éprouvât un remords, soit qu'il voulût mettre fin à cette scène, il s'approcha du lit, et d'une voix sourde:

—Et bien! dit-il vous le voulez toutes deux; si demain je n'ai pas quitté Salamanque, dans trois jours je serai pendu sur la place publique

La pauvre aveugle poussa un cri d'horreur et retomba comme une masse sur son oreiller, en cachant son visage dans ses mains. Angèle courut à elle et l'embrassa, tandis que l'une et l'autre éclataient en sanglots.

—Je m'y attendais, murmura Mateo avec rage, je n'aurais pas dû venir ici; au lieu d'y trouver un conseil, je n'y vois que des femmes qui pleurent et m'exaspèrent.

Il se redressa, et s'enveloppa dans son manteau et se dirigea vers la porte.

—Il part! dit Angèle effarée.

—Mateo, je te défends de sortir, s'écria l'aveugle.

—Ah! tu me défends de sortir! Tu veux donc me livrer à la justice?

—Mateo, tu seras cause de ma mort! Pourquoi ne pas tout dire.

—Je suis venu pour prendre congé de vous, rien de plus; mais si vous persistez à connaître la cause de ma fuite, je crains bien...

—La police me traque.

—La police! Toi! Toi, le fils du plus honnête homme de Salamanque!

—Folies de la jeunesse, continua Mateo comme s'il se parlait à lui-même; ce qui est

fait est fait! Mais avant d'avoir laissé mettre la main sur moi, j'aurai trouvé la mort sur un champ de bataille...

Il cherchait à se donner du courage.

La pauvre mère recueillait chacune de ses paroles.

—Tu as donc commis un grand crime? interrogea-t-elle avec anxiété.

—J'ai assassiné, dit-il, d'une voix basse.

La malheureuse femme jeta un nouveau cri et tomba évanouie dans les bras de sa fille.

Mateo voulut s'approcher.

Mais Angèle le repoussa avec un geste d'effroi. Et tandis que d'une main elle soutenait le corps presque inanimé de sa mère, de l'autre montrant la porte:

—Monstre! s'écria-t-elle hors d'elle-même. Va! Va loin d'ici! Et fasse Dieu que ta pauvre mère n'expire point cette nuit et que tu échappes au bourreau!

Mateo avait tourné le dos au lit. Il haussa les épaules, et sans prononcer une parole, il sortit de la chambre d'un pas assuré.

II

EL SENORITO.

Un an plus tard, on ne parlait dans la province de Salamanque que des exploits d'un terrible bandit, désigné sous le nom de *El señorito*. Dans les villes et villages, le récit de ses crimes occupait toutes les veillées. Partout on exposait, on vendait son portrait. Angèle et sa mère n'avaient point eu de peine à reconnaître, dans cette image, le frère et le fils qu'elles pleuraient depuis la nuit où il les avait laissées en proie aux plus cruelles angoisses. Mais les deux femmes dévoraient leurs larmes en silence. Si parfois quelque voisine curieuse ou compatissante les interrogeait au sujet de Mateo, elles répondaient invariablement qu'il était mort à l'étranger.

Pourtant, quoi qu'elles fissent, le souvenir de Mateo ne pouvait les quitter. Elles ne parlaient point de lui entre elles, mais les yeux souvent rougis d'Angèle et les tremblements nerveux de la pauvre aveugle indiquaient clairement qu'elles n'avaient toutes deux point d'autre pensée. D'ailleurs, la triste renommée du bandit qui venait jusqu'à elles ne manquait pas de rouvrir presque chaque jour l'atroce blessure dont elles saignaient au cœur.

Un soir, comme Angèle rentrait seule du magasin où elle avait été porter son ouvrage, elle fut accosté par un homme, le visage caché jusqu'aux yeux sous son manteau. Elle eut peur. La rue où elle se trouvait était obscure et tortueuse.

Elle crut avoir affaire à quelqu'un de ces passants éhontés qui aiment à jeter à une femme des propos obscènes. Elle pressa le pas, traversa une rue, puis une autre, puis une autre encore. L'inconnu la suivait toujours comme une ombre et sans parler.

Le cœur de la jeune fille battait avec violence. Des gouttes de sueur perlaient sur son front, ses jambes fléchissaient, un nuage passait sur

ses yeux. Elle se sentait défaillir. Elle fit toutefois un effort suprême, et se prit à courir plus qu'elle ne marchait.

—Senorita, murmura, derrière elle, une voix tremblante et nasillarde qu'elle crut être la voix d'un vieillard.

Elle respira. Le son même de cette voix semblait l'avoir tranquillisée. Qu'avait-elle à craindre d'un vieillard? Elle s'arrêta, et se retournant avec une feinte assurance.

—Caballero, dit elle, je suis pressé, ma mère m'attend, je crois que vous vous trompez...

—Je le crois, dit la voix nasillarde, vous vous appelez Angèle?

—Oui.

—Alors c'est bien vous que je cherchais.

—Que vous cherchiez? s'écria la jeune fille avec terreur; et elle voulut reprendre sa course.

—Vous avez tort de me fuir et de ne pas vouloir m'entendre, reprit la voix, je ne vous veux aucun mal, au contraire, je ne vous veux que du bien.

L'homme s'était placé devant elle pour lui barrer le passage et lui avait pris la main. Le contact de cette main la glaça. Elle crut qu'elle allait mourir. Des larmes montèrent à ses yeux, elle tomba à genoux.

—Grâce! murmura-t-elle. Je ne suis qu'une pauvre femme.

Elle ne reçut point de réponse. Eperdue, elle ouvrit les yeux. Elle était seule. L'homme avait disparu.

Muette de surprise et d'effroi, elle demeura un instant immobile, sans avoir la force d'avancer. On eût dit qu'elle était clouée sur la place. Peu à peu elle reprit ses sens. Elle se demandait si elle n'avait point eu une hallucination, lorsqu'elle s'aperçut que sa main droite, contractée, par la peur, serrait fortement un objet, qu'elle ne prit pas le temps de regarder.

Saisie d'une nouvelle terreur, elle s'était précipitée vers l'extrémité de la rue où se trouvait sa demeure. Elle se jeta dans le couloir et gravit, d'une haleine, les marches de l'étroit escalier.

Le bruit qu'elle fit avait réveillé l'aveugle. Comme si la pauvre femme eût eu l'appréhension d'un malheur, elle s'était trainée jusqu'à la porte, et après avoir, quelque temps, cherché le verrou, elle avait ouvert en demandant faiblement:

—Angèle? Est-ce toi?

—Oui, mère.

—Qu'as-tu, mon enfant?

—Rien... rien... j'ai eu peur... une peur terrible.

Angèle raconta ce qui venait de se passer, tandis qu'elle déposait sur la table l'objet qu'elle tenait en fermé dans la main. C'était une carte attachée à un petit paquet. La carte portait le nom de Mateo. Le paquet contenant douze onces d'or.

La mère repoussa loin d'elle avec dégoût l'or dont elle devinait la provenance.

Angèle avait approché la carte de la lampe et lut: